

BARICCO Alessandro, *La jeune épouse* (Gallimard, 2016, 220 p., trad. Vincent Reynaud, titre it. *La sposa giovane*, Feltrinelli, 2015)



« Un récit mi-philosophique, mi-libertin » selon le critique Lorenzo Mondo dans *La Stampa*. Ce serait aussi « une formidable réflexion sur le métier d'écrire ».

Pour moi un texte difficile à lire et à commenter si je le compare à un roman comme *Soie* (1996) ou au monologue de théâtre *Novecento : pianiste* (1994), deux textes où je suis entrée immédiatement, emportée jusqu'au bout. Alessandro Baricco est délibérément sorti de cette première manière et se plait ici à la déconstruction, s'appliquant à déconcerter voire à perdre son lecteur en brouillant par exemple les repères du point de vue du narrateur. Il avait fondé une école de narration en 1994. En est-ce l'effet ? Plus de vingt ans ont passé, il connaît le succès. C'est son treizième roman. Mais qui est Alessandro Baricco ?

Parcours à entrées multiples : philosophe et musicologue de formation, il est passé par la publicité, le journalisme, il collabore toujours à *La Repubblica*, il a écrit de nombreux essais sur des sujets comme la mutation de nos sociétés, la mondialisation (*Les Barbares*, 2006) mais aussi sur Mozart, sur la transcendance du comique chez Rossini, sur Walter Benjamin et sur Adorno, il a échangé avec cette femme remarquable que fut Anne Dufourmantelle, philosophe, psychanalyste, morte noyée à 53 ans en 2017 pour sauver un enfant : *Dialogo con Anne Dufourmantelle* (1999). Sa traductrice de longue durée, Françoise Brun, fut sous le charme de cet « étonnant mariage entre la jubilation de l'écriture, la joie d'être au monde et le sentiment prégnant d'une fatalité, d'un destin ».

Qu'en est-il de ce charme dans *La Jeune Epouse* ? Que nous propose Baricco à près de soixante ans quand il publie ce conte initiatique ?

On débarque comme la Jeune Epouse dans une Famille de légende, théâtrale, où chacun a son rôle : le Père, la Mère, la Fille, le Fils, l'Oncle. Seul Modesto, le vieux majordome, y a un prénom, éloquent. Il est modestement le lien indispensable, le guide. Son rôle primordial est chaque matin d'annoncer la victoire du jour contre la nuit, car le destin veut qu'on ne meure que nuitamment dans cette famille. S'ensuit tout un rituel de l'interminable petit-déjeuner. Quant à l'Oncle, tel le Loir d'Alice au pays des merveilles, il dort continûment, d'un sommeil profond, quasi comateux, coupé de très brefs réveils.

Le fil rouge du récit, tel qu'annoncé dès les premières pages, est le mariage des jeunes fiancés, le Fils et la Jeune Epouse, séparés pendant trois ans, envoyés, lui en Angleterre, elle en Argentine. Mais un autre fil, érotique, court sous le premier : c'est l'éducation à une sexualité libre et épanouie de la jeune fiancée par la Fille et la Mère, avec la pratique pédagogique d'un lesbianisme sans frontières, apprentissage complété par un passage éclairant au bordel, bordel de la famille et source de ses riches revenus. La mise en scène familiale étant par ailleurs celle de la grande bourgeoisie d'affaires.

Il y a certes réflexion philosophique, métaphores humoristiques qui interrogent, auto-analyse (plus ou moins convaincante) de Baricco sur sa pratique narrative mais la répétition des scènes pédagogiques est vite lassante, la première surprise passée, car hélas l'auteur, lui, ne s'en lasse pas, fasciné sans doute par ses fantasmes.

Mais le lecteur courageux sera récompensé : l'épuisante saga finira bien. L'Oncle se réveillera et le monde retrouvera un ordre.

Pour la défense d'Alessandro Baricco, un charmeur sans aucun doute, il y a quand même quelques beaux passages carrolliens dans son roman et on y rit avec étonnement de l'absence et de la mort .

Enfin, bravo à lui : en 2014 il a sagement refusé le poste de Ministre de la Culture.

Nicole ZUCCA
Juin 2019